LE RÉTABLISSEMENT DU CULTE.

POËME.

LE RÉTABLISSEMENT DU CULTE.

POËME.

On trouve chez LOUIS,

OSSIAN, poésies galliques, du même auteur,

1 vol. in-18, pap. ordin	. . .	1 fr. 50 cent.
pap. vélin	. . .	4
grand pap. vélin	. . .	6

Resp Pj pl B0311/3

LE RÉTABLISSEMENT DU CULTE.

POËME

PAR P. L. M. BAOUR-LORMIAN.

A PARIS,

CHEZ LOUIS, LIBRAIRE, RUE DE SAVOIE, n° 12.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ.

AN X. — M. DCCCII.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

LE RÉTABLISSEMENT DU CULTE.

POEME

Que Pindare, autrefois, sur une lyre impie
Ait chanté pour ses dieux aux fêtes d'Olympie,
Je n'emprunterai point ses profanes accords!
Mais toi qui du *Cédron* fis retentir les bords,
Qui charmas du *Liban* les cedres solitaires,
Viens résonner encor sous mes mains téméraires,
Harpe du roi prophete, et que tes sons touchants
Dans ce jour solennel accompagnent mes chants.

Au jour de désespoir, de vengeance, et de haine,
Les méchants avoient dit dans leur ame hautaine:
« Dieu n'est point: le mensonge et la crédulité
« Livrerent seuls le monde à son autorité.
« De ce fantôme vain détruisons les idoles;
« Faisons taire par-tout ses louanges frivoles;

« Renversons ses autels, abolissons ses droits;
« L'univers est à nous, nous en sommes les rois.
« S'il existe, ce Dieu que le foible révere,
« Qu'il pousse jusqu'à nous le cri de sa colere;
« Qu'il s'arme de sa foudre, et sur nos fronts vainqueurs
« Qu'il épuise ses traits et ses carreaux vengeurs. »
Ils disoient; et leur bouche, aux blasphêmes ouverte,
Du fidele tremblant avoit juré la perte.
Insensibles et sourds à la voix du remord,
Dans l'ombre ils aiguisoient le glaive de la mort;
Et bientôt, messagers de l'esprit des ténebres,
Ils épouvantent l'air de hurlements funebres.
Comme une légion de voraces corbeaux
Qui cherchent leur pâture au milieu des tombeaux,
Ils s'élancent... Le ciel à leur aspect sauvage
Se voile tout-à-coup d'un sinistre nuage:
Le Roi des Rois, surpris dans ses solennités,
Abandonne à leurs coups ses temples insultés;
Les Lévites en pleurs, autour de l'arche sainte,
Défendent vainement cette pieuse enceinte
Où leurs hymnes de paix s'envoloient chaque jour,
Parmi des flots d'encens, jusqu'au divin séjour.

Sous le lin protecteur, la pourpre, les guirlandes,
Au pied de ces autels, témoins de tant d'offrandes,
Sanglants, percés de traits, ces martyrs glorieux
Tombent, et le pardon est écrit dans leurs yeux.
Qui veillera sur vous, auguste sanctuaire?
Vos appuis ne sont plus: la horde sanguinaire
De vos détours secrets fouille les profondeurs;
L'or et les monuments de vos saintes grandeurs,
Le pain mystérieux, et les vases de gloire,
Tous ces trésors, butin d'une affreuse victoire,
Dans Babylone en deuil indignement traînés,
Frappent d'un juste effroi ses peuples consternés:
D'infâmes histrions, d'abjectes courtisanes,
Pressent les coupes d'or de leurs levres profanes,
Et boivent à longs traits, dans leurs flancs entr'ouverts,
Un vin qu'en souriant leur versent les enfers.
Mais pour les assassins qu'un feu caché dévore,
A peine des forfaits luit la sanglante aurore:
Plus d'un asile obscur soustrait à leurs regards
Ces hommes qui du ciel portoient les étendards.
Apôtres des cités, dans une paix profonde,
Satisfaits d'échapper aux tempêtes du monde,

Les uns, du monastere antiques habitants,
Frappoient le saint autel de leurs fronts pénitents;
Les autres, au milieu des montagnes arides,
Des grottes, des forêts, nouvelles Thébaïdes,
Par le jeûne affoiblis, de cilices couverts,
Veilloient, prioient le ciel pour leurs freres pervers.
Ces enfants du rocher et de la solitude
A servir l'homme et Dieu bornoient leur simple étude,
Alloient, faisant le bien dans leur humilité,
Et, pauvres, secouroient encor la pauvreté.
Mais le Crime parut armé de sa puissance:
Le désert fut troublé dans son vaste silence;
Les échos de ces bois, de ces murs révérés,
Qui n'avoient répondu qu'à des hymnes sacrés,
Répéterent alors le blasphême et l'outrage.
La Piété cédant son modeste héritage,
Les yeux mouillés de pleurs, les bras chargés de fers,
Pour la derniere fois contempla ces déserts.
C'est là, dans les détours du cloître taciturne,
Qu'élevant vers son Dieu sa priere nocturne,
Au formidable appel de l'airain de minuit,
Rêveuse, elle marchoit à pas lents, et sans bruit;

C'est là que, recueillie en des pensers austeres,
A la sombre lueur des lampes funéraires,
Elle alloit, quelquefois, dans un angle écarté
S'asseoir entre la tombe et l'immortalité...
Temples majestueux, vénérables portiques,
Des vierges de Sion abris mélancoliques;
Murs ténébreux, où l'ame, en son ravissement,
Avec Dieu même osoit converser librement,
Vous fûtes dépouillés de vos pompes divines.
Le Silence et la Mort, fantômes des ruines,
Tranquillement erroient autour de vos débris;
La ronce serpentoit le long de ces pourpris,
De ces autels voilés par d'éternelles ombres;
Le reptile siffloit au sein de ces décombres;
Le hibou seul, troublant ce lugubre repos,
De son cri monotone attristoit les échos;
Et si le voyageur, assailli par l'orage,
Sous ces toits chancelants se frayoit un passage,
Aux feux du météore, aux lueurs des éclairs,
Il croyoit voir encor ces filles des deserts
A la fleur de leurs ans, d'épines couronnées,
Sous des habits de deuil, humblement prosternées,

Tantôt, prier le ciel d'arracher de leur sein
Les restes de l'orgueil et de l'amour mondain,
Et tantôt, repoussant le fardeau de la vie,
Habiter en espoir la céleste patrie.
Le triste voyageur, d'un morne effroi glacé,
Tout vivant, du cercueil se sentoit oppressé,
Et, dans l'illusion d'une terreur soudaine,
Il écoutoit le son de la cloche lointaine,
Qui s'en alloit roulant dans les immensités
Des dômes, des tombeaux, et des murs dévastés.
Digne sujet d'horreur pour les races futures!
Des lieux saints, transformés en étables impures,
Se virent par la fange obscurément flétris;
Des coursiers belliqueux, pour les combats nourris,
Hennissoient sous la voûte où des voix pacifiques
Du Dieu de l'univers entonnoient les cantiques,
Et de leurs pieds d'airain, en leurs fougueux transports,
Battoient le marbre antique où reposoient les morts....
Les morts... ils n'étoient plus dans leurs couches d'argille:
Le crime osa forcer ce redoutable asile;
Dans ces noirs souterrains, domaines du trépas,
Sur la poudre des temps osa graver ses pas.

Il osa renverser de leurs trônes funebres
Des pontifes sacrés, des monarques célebres,
Des sages, des héros qui dormoient en ces lieux
Sur la foi des mortels, sous la garde des cieux;
Il osa du sépulcre ouvrir le flanc avare;
Et le jour, étranger à ce larcin barbare,
Le vit avec horreur, sous nos regards tremblants,
Disperser ces débris de la mort et des ans.
« Quand l'homme sans retour au tombeau doit descendre,
« Qu'importe, disoit-il, qu'on respecte sa cendre?
« Rien ne peut lui survivre. Un aveugle destin,
« De la vie en naissant lui trace le chemin.
« Meurt-il? il va grossir l'éternelle matiere,
« Et son corps, affranchi d'une chaîne grossiere,
« En atomes légers, sur les ailes des vents,
« Vole se réunir aux divers éléments. »
Tel en ces tristes jours on l'entendit lui-même
Avilir du trépas la majesté suprême.
Le culte des tombeaux, pour la terre sacré,
Dans la France dès-lors ne fut plus honoré.
Nul parent, nul ami, les yeux mouillés de larmes,
N'osoit du dernier jour adoucir les alarmes;

Nul ministre de paix, nul ange du Seigneur,
Au mourant, étendu sur un lit de douleur,
Ne venoit adresser la parole de vie.
Hélas ! par-tout errante, et par-tout poursuivie,
Leur race infortunée alloit de mers en mers,
De climats en climats, traîner ses longs revers.
Tu fuyois avec eux, toi, leur chef magnanime :
Pontife révéré, ta vertu fut un crime ;
Et la Religion qui te prêtoit sa voix,
Et la tiare sainte, et la pourpre des rois,
Rien des nouveaux *Dathans* n'épouvanta l'audace ;
Seul, traînant après toi l'insulte et la menace,
Par la foudre chassé de ce trône pieux
Qu'un apôtre lava de son sang glorieux,
Rome te vit loin d'elle achever ta carriere,
Et Valence ferma ton auguste paupiere.
Mais, tandis que le juste, aux pleurs abandonné,
A l'Etre qui peut tout se plaignant d'être né,
Pour soutenir des jours que le malheur consume,
Se nourrit en secret du pain de l'amertume,
L'impie, avec orgueil, sur la soie étendu,
Bravant le fer vengeur, dans les airs suspendu,

Dévore à ses festins l'agneau des sacrifices,
Mêle à des jeux lascifs l'appareil des supplices,
Et d'une lyre d'or tremblante entre ses doigts
Accompagne le chant de ses affreux exploits;
S'il méconnoît le Dieu que l'univers adore,
Il en invente un autre, et sans pudeur l'honore.
La *Raison* désormais est sa divinité.
Sous ses traits imposteurs, une infâme beauté,
Assise sur l'autel, reçoit un vil hommage;
Autour d'elle l'encens s'épaissit en nuage,
Et son adorateur, devant elle abaissé,
Lui présente en tribut le sang qu'il a versé.
Cependant, effrayé de ce forfait extrême,
Il veut au Roi des rois rendre le diadême.
Maudit des nations, il veut leur révéler
Le Dieu que de sa cour il tenta d'exiler.
Lui-même, sous les yeux d'une terre proscrite,
Commande en son honneur une fête hypocrite:
Les chênes, les lauriers, richesses des hameaux,
Serpentent sur les murs en verdoyants rameaux.
Ces parfums que le mois aurore de l'année
Prodigue sans mesure à la terre étonnée,

Aux prés, aux champs, aux bois, aux collines ravis;
Des temples, des palais embaument les parvis.
Le sang a disparu sous des touffes de roses;
Et, du sein de ces fleurs nouvellement écloses,
La France, soulevant son front silencieux,
Croit voir d'un autre *Eden* l'aspect délicieux.
Là, parmi tous ces dais de flottante verdure,
A l'éclat du soleil, et devant la nature,
Au retour du printemps, et sous l'azur du ciel,
L'impie, insolemment, *décrete* l'Éternel.
Il l'invite à sourire au *bonheur* de la terre.....
L'Éternel lui répond par un coup de tonnerre:
L'ange exterminateur de la voûte des cieux
Se précipite, armé d'un glaive lumineux.
Balthazar est atteint au milieu de sa joie:
Il tombe, les enfers viennent saisir leur proie;
Et les peuples, surpris, se demandent entre eux:
« Comment est-il tombé, ce colosse orgueilleux? »
L'impie avoit vécu; mais son ombre sanglante
Planoit encor sur nous, et semoit l'épouvante.
Le Tabernacle encor de deuil étoit voilé.
Enfin vers l'Orient, par Dieu même appelé,

Un héros apparoît sur la montagne sainte;
Ses regards consolants ont dissipé la crainte:
De la Religion il vient sécher les pleurs.
Cette épouse du ciel, oubliant ses malheurs,
Replace sur son front la couronne immortelle:
Ses yeux ternis long-temps brillent d'un nouveau zele;
Timide, et respirant d'un passé douloureux,
Son cœur s'ouvre à l'espoir de faire des heureux,
Et ses beaux chants d'amour et de reconnoissance
De son libérateur célebrent la puissance.
Comme un astre charmant qui vers le soir nous luit,
L'olivier à la main, l'aimable Paix la suit.
De la triste Sion toutes deux exilées,
Dans ses murs triomphants toutes deux rappelées,
Compagnes d'infortune et de félicité,
Ensemble rendent grace à la divinité.
Abandonne, ô Sion, les crêpes du veuvage!
Temple, releve-toi sur le sacré rivage!
Fleurs, embaumez les airs des parfums les plus doux!
Le Dieu fort et vivant dépouille son courroux.
Faut-il chanter ce jour d'éternelle mémoire,
Et d'un autre Cyrus la derniere victoire?

Le soleil, couronné de splendeur et de feux,
Voyageur matinal, s'avançoit dans les cieux;
A ses premiers rayons le bronze des batailles
Tonne pour le Très Haut au sein de nos murailles;
L'airain religieux, muet dix ans entiers,
Mêle une voix sonore à ses accents guerriers.
Hommes, femmes, vieillards, quittent leur couche oiseuse;
Tous contemplent, ravis, cette aurore joyeuse.
Vers le saint édifice, à son maître rendu,
Chacun vole, et d'amour et d'ivresse éperdu,
Semble douter encor d'un réveil qui l'enchante.
O du culte chrétien pompe auguste et touchante!
Ces Lévites, couverts de longs habits de lin,
Les sons de la trompette et de l'orgue divin,
Le cantique de paix, et la myrrhe enflammée
Voltigeant sous la voûte en épaisse fumée,
Tous ces braves, vieillis dans la gloire et l'honneur,
Balançant leurs drapeaux sur l'autel du Seigneur,
Les transports, les soupirs, les vœux d'un peuple immense,
Et celui qui d'en haut apporta la clémence
Humiliant lui-même en ce moment sacré
Son front victorieux de palmes entouré...

Il semble que, parlant à travers un nuage,
Dieu fasse à tous les cœurs entendre ce langage:
« Rien n'étoit, et ma main dans le vague des airs,
« Le jour que je voulus, suspendit l'univers,
« Fit luire les flambeaux de la céleste voûte,
« Alluma le soleil, et lui traçant sa route,
« Dans l'espace, inondé de ses feux éternels,
« L'offrit comme un géant aux regards des mortels;
« C'est moi qui dis aux mers: Respectez vos limites;
« Aux étoiles: Roulez dans vos larges orbites;
« Au printemps: Couvre-toi de fleurs et de festons;
« A l'été: Fais éclore et mûrir les moissons;
« A l'automne: De fruits compose ta parure;
« A l'hiver: Dors en paix sur un lit de froidure.
« Tout m'adore et me craint. Le grand *Leviathan*
« Se dresse pour me voir sur l'humide océan.
« L'aigle de la montagne, et l'oiseau de la plaine,
« Célebrent à l'envi ma bonté souveraine;
« Et cependant l'impie a parlé contre moi:
« Sa bouche criminelle a blasphémé ma loi;
« Il a séduit mon peuple et rompu l'alliance
« Qui joignoit sa foiblesse à ma toute-puissance.

« De ma fureur alors ouvrant les arsenaux,
« J'ai fait tomber sur lui les plus cruels fléaux.
« La guerre et le trépas, à mes ordres fideles,
« Sur ses villes en deuil ont déployé leurs ailes;
« Il se replace enfin sous mon unique appui.
« Il reconnoît sa faute; et je reviens à lui.
« Si les méchants encor, de leurs mains sacrileges,
« Sous ses pas égarés tendoient de nouveaux pieges,
« Au pied de mes autels gémissant avec foi,
« Qu'il m'implore, et m'appelle au jour de son effroi:
« Je viendrai secourir ses tribus opprimées....
« Le Dieu de paix encore est le Dieu des armées. »

NOTES.

En traitant un pareil sujet j'ai dû malgré moi retracer des souvenirs douloureux; mais aujourd'hui toutes les blessures sont cicatrisées : si elles se rouvroient encore, l'homme qui guérit est là.

Dans Babylone en deuil indignement traînés.

Cette horrible procession eut lieu en effet dans les rues de Paris: j'ai dû en omettre plusieurs détails; ma mémoire auroit craint de se les rappeler, et ma plume de les décrire.

Ces enfants du rocher et de la solitude.

Je désigne ici cet ordre que fonda l'amour malheureux de Rancé, et que soutint si long-temps l'amour plus pur de toutes les vertus chrétiennes. Les Trapistes se distinguoient sur-tout par leur humilité. Qu'il me soit permis à ce sujet de rapporter une anecdote peu connue, et dont plusieurs personnes dignes de foi m'ont garanti l'authenticité. Un officier, traversant à cheval la grande forêt de Mortain, apperçut un homme qui coupoit du bois, et en composoit des fagots : il lui demanda quelle distance le séparoit encore d'un village qu'il lui nomma; le bûcheron,

sans parler, leve deux doigts de sa main, et lui indique la route qu'il doit suivre dans le bois. L'officier, qui croit appercevoir dans ce geste de la raillerie, descend de cheval, et, furieux, accable de coups de fouet l'inconnu, qui tombe sur ses genoux, et n'oppose aucune défense à un châtiment si barbare et si peu mérité. L'officier poursuit sa route, s'égare dans les détours de la forêt; et, surpris par la nuit, se résout à demander l'hospitalité au monastere de la Trape. Le son de la cloche le dirige : il est accueilli par le pere abbé, qui seul dans ce temple du silence et de la mort avoit le droit de converser avec les étrangers. L'heure du repas frugal arrivée, il descend au réfectoire, et parmi les freres servants reconnoît celui qu'il a impitoyablement maltraité. Que l'on juge de sa surprise et de ses remords : il étoit François et militaire, par conséquent incapable d'une bassesse; et c'en étoit une à ses yeux que de déguiser les suites de sa funeste méprise : aussi crut-il de son devoir d'en faire l'aveu sincere au pere abbé. « Mon fils, lui répondit le respectable vieillard, jugez « de l'excellence d'une religion qui permet une telle abnéga- « tion de soi-même. Ce frere contre lequel vous vous êtes si légè- « rement emporté acheve à peine le second mois de son noviciat. « Sa bravoure le faisoit distinguer dans les armées, où il étoit « colonel de cavalerie. »

Des lieux saints transformés en étables impures.

Ceci n'est point exagéré : la plupart des temples servoient d'écuries, de magasins, ou de prisons.

Lui-même sous les yeux d'une terre proscrite....

La fête à l'Etre-Suprême, décrétée par la convention nationale, et célébrée le 21 prairial de l'an 2.

Faut-il chanter ce jour d'éternelle mémoire....

Le 18 germinal de l'an 10.